Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

LE REMEDE ANGLOIS POUR LA GUERISON DES FIEVRES;

PUBLIE' PAR ORDRE DU ROY.

Avec les Obſervations de Monſieur le Premier Medecin de ſa Majeſté, ſur la compoſition les vertus, & l'uſage de ce Remede.

Par NICOLAS DE BLEGNY, *Chirurgien ordinaire du Corps de Monſieur, & Directeur de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine.*

A PARIS,

Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë ſaint Jacques, à l'image ſaint Paul, proche la Fontaine ſaint Severin.

M. DC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PRICE

AU ROY.

SONNET.

TRop Heureux qui te sert, & qui vit
sous ta Loy,
Sage & vaillant Heros, que l'Vnivers re-
vere,
Tu triomphes sans cesse, & sur la terre en-
tiere,
On ne vit jamais rien, qui fust semblable à
toy.

Ton bras armé d'un foudre a-t'il semé l'ef-
froy
D'un mot tu calmes tout, & ta bonté prefere.
Le favorable nom, de Protecteur, de pere.
Aux titres glorieux, de Conquerant, de Roy,

C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle.
Brave des tẽps jaloux, l'atteinte criminelle,
& se voye en tous lieux, eriger des Autels,

Déja vainqueur du Stix, & du sombre
Monarque.
Tu viens pour nous encore aneantir la Par-
que,
Et tu veux qu'avec toy nous soyons immor-
tels.

MALLEMENT DE MESSANGE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le deuxiéme jour de Fevrie 1679. Signé DESVIEVX, & seellé: Il est permis à NICOLAS DE BLEGNY, à present Chirurgien ordinaire du Corps de Monsieur, & Juré à Paris, de faire imprimer, vendre & distribuer par tels Imprimeurs ou Libraires qu'il voudra choisir, en tel volume, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera. *Les Nouvelles Découvertes qu'il a faites, qu'il fera cy aprés, ou qu'il pourra recouvrer d'ailleurs sur toutes les parties de la Medecine, par volumes ou par Cahiers, & à mesure qu'il les aura recouvertes*, & ce pendant le temps & espace de six années consecutives, à commencer du jour que chaque Volume ou Cahier sera achevé d'imprimer: avec deffenses à tous Libraires - Imprimeurs d'imprimer vendre & distribuer lesdites *Nouvelles Découvertes*, sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mil livres d'amende, depens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Fevrier 1679. Signé COVTEROT, Syndic.

EXTRAORDINAIRE

DU IOURNAL DE MEDECINE,

Publié par ordre du Roy.

Le 15. Janvier 1682.

IE vous ay parlé diverſes fois des liberalitez du Roy envers un grand nombre de particuliers, de qui ſa Majeſté a tiré des ſecrets de Medecine, à deſſein de les conſacrer à l'utilité commune de ſes Sujets ; & vous en avez eſté d'autant moins ſurpris, que perſonne ne connoiſt mieux que vous la grandeur de cet incomparable Prince ; mais le croirez-vous,

Monsieur, tous ces riches presens, toutes ces grandes recompenses, cette pension si considerable ; en un mot tous les bien-faits que le Medecin Anglois a receus de luy, n'ont eû pour principe que la mesme bonté paternelle dont nous ressentons tous les jours tant d'effets surprenans. Peut-estre aviez-vous pensé qu'il n'avoit acheté si cherement l'admirable Febrifuge de ce Medecin, qu'à dessein de le reserver pour luy-mesme, & pour les Princes & Princesses de sa Royale famille ; & j'avouë que tout autre Souverain en auroit usé de la sorte ; mais de semblables maximes sont autant au dessous du Caractere du Roy, qu'il est au dessus des autres hommes, par sa vertu & par sa gloire : tous ces excellens remedes qu'il a fait publier en differens temps, par les soins & par les ordres de son premier Medecin, en

ſont de fortes preuves : c'eſt par là que ce grand Prince a trouvé un ſeur moyen, pour répandre ſur ſes ſujets les plus precieux treſors de la Medecine, afin qu'il ne manque rien à leur felicité ; & c'eſt dans ce meſme principe qu'il veut gratifier le public du Remede Anglois, que je viens de recevoir par ſon ordre des mains de Monſieur Daquin ſon premier Medecin, pour en déduire la nature & les proprietez, pour en juſtifier la bonté, & pour en preſcrire le bon uſage. Heureux, mille fois heureux qui vit ſous le Regne de LOVIS LE GRAND. Il peut ſe vanter de jouir de toutes les douceurs qui attachent à la vie, ſans ſouffrir les diſgraces qui la peuvent rendre importune.

En effet, ſi la force, la valeur & la vigilance d'un Souverain établiſſent la ſeureté & la tranqui-

lité de ſes ſujets ; ſi le zele qu'il fait éclatter par la vraye Religion, les ſouſtrait à l'hereſie & aſſeure leur ſalut ; ſi ſes ſoins pour eſtendre & pour aſſeurer le Commerce, leur procure l'abondance ; ſi ſa magnificence & ſes liberalitez pour augmenter le luſtre des Sciences & des Arts, les fait diſtinguer avantageuſement des autres peuples de la terre ; ſi ſon application à reformer tous les abus de la Iuriſprudence, les met à couvert du pillage & de l'uſurpation ; ſi les judicieuſes precautions qu'il apporte pour la ſeureté publique, les met à l'abry de la fureur des méchans & des aſſaſſins ; enfin ſi ſon exemple les edifie, ſi ſa bonté les humaniſe, ſi ſa pieté eſleve leur cœur à Dieu, ſi ſa juſtice leur inſpire l'équité, ſi ſa magnanimité illuſtre leurs maximes, ſi ſa generoſité les rend ſenſiles à l'honneur, ſi ſon intrepi-

dité leur donne du courage, ſi ſa prudence les rend diſcrets, ſi ſa probité les porte à la bonne foy; en un mot, ſi ſa grandeur fait leur élevation, & ſi ſes vertus eſtabliſſent leur merite; trouvera-t'on dans l'Hiſtoire ny dans l'eſtat preſent du monde, un bonheur qui ſoit comparable au noſtre? quelle autre Nation ſe peut vanter de vivre ny d'avoir jamais veſcu ſous une ſi heureuſe domination? quels Eſtats & quelles Republiques, ont eſté auſſi floriſſantes que l'Empire des François? enfin quels Souverains, quels Heros preſens ny paſſez pourroit-on mettre en paralelle avec noſtre incomparable Monarque?

Que de merveilles inouïes, que d'actions prodigieuſes, & que de verité éclatantes, ſe repreſentent en foule à mon imagination, lors que j'ay occaſion de parler du Roy,

S'il m'eſtoit permis de m'exprimer icy en Orateur & en Panegyriſte ſur un ſi grand ſujet, que ne dirois-je point de la fermeté qu'il a fait paroiſtre dans toutes ſes entrepriſes, de la moderation qu'il a fait voir dans ſon Triomphe, de ces grandes Conqueſtes faites au milieu des Hyvers, dont la rigueur n'a ſervy qu'à augmenter ſa gloire, ſans arreſter un ſeul moment l'execution de ſes grands deſſeins, de ſes auguſtes efforts qu'on luy a vû faire en deux grandes occaſions, pour joindre le glorieux titre de Pacificateur à celuy de Conquerant; de cette application inconcevable à tout ce qui regarde ſa propre gloire, & à tout ce qui peut eſtablir le repos & faire le bonheur de ſes peuples; Enfin de l'éclatante reunion qu'il a faite dans ſa perſonne ſacrée de toutes les plus ſublimes vertus, & des nouveaux ſujets

qu'il nous donne chaque jour de benir son Regne; mais tout ce que j'en pourrois dire, ne feroit qu'un esquisse tres-imparfait de sa grandeur. Il vaut mieux demeurer dans les bornes d'un silence respectueux, que de faire de vains efforts pour exprimer une gloire infinie par des termes & par des façons de parler limitées, & il y auroit mesme de la temerité à croire qu'on en puisse former une parfaite idée, puisqu'elle surpasse infiniment tout ce que nous pouvons naturellement concevoir de plus grand & de plus relevé.

Ainsi pour rentrer dans mon propre devoir, & pour l'execution des ordres dont je viens d'estre honoré, je vais me renfermer dans le caractere de simple Naturaliste, pour vous donner une exacte description du Remede Anglois, avec les judicieuses observations de Monsieur le

premier Medecin sur toutes ses dépendances : à quoy j'adjoûteray de ma part l'Histoire naturelle du Quinquina, *celle de l'Opium, plusieurs remarques importantes sur les fiévres, & un nouveau systeme sur les febrifuges, dans lequel on trouvera quelques reflexions importantes sur la nature, sur les proprietez, & sur l'usage de ces sortes de remedes.*

HISTOIRE DU QUINQUINA.

POur donner à cet Ouvrage les agrémens de l'ordre, de la regularité & de l'exactitude, il eſt juſte de commencer par l'hiſtoire du Quinquina. Cette drogue qu'on nomme encore Kinakina, eſt l'écorce d'un arbre Indien, qui eſt grand comme un Ceriſier, & dont les feüilles ſont aſſez ſemblables à celles d'un jeune Cheſne, de meſme que ſon fruit a quelque rapport avec le gland ; c'eſt ce qu'on verra mieux par la figure que j'ay fait graver, & qui nous en a eſté donnée par *Ionſthonus*, à la fin de l'Hiſtoire des Arbres, dans ſon *Mantiſſa*.

Il n'y a qu'à peine trente ans que cette drogue eſt connuë en Europe. Depuis ce temps les Autheurs qui en ont écrit outre *Ionſthonus*, & ceux qui ne ſont pas venus à ma connoiſſance, ſont Jacques Chifflet, Denis Jonquet dans ſon Jardin Royal des Plantes, Roland *Sturmius*, *Melipus*, *Conigius*; *Gaudentius*, *Brunatius*, *Wolfſangus*, *Hæferus*, Willis, *Rolfincius*, un Docteur de Leyde qui a augmenté *Scroderus*, M. de Meuve dans ſon Dictionnaire Pharmaceutique, l'Autheur du Traité de la gueriſon Fievres, &c. & en dernier lieu M. Lemery dans la quatriéme Edition de ſon Cours de Chimie; on trouve encore beaucoup de choſes aſſez curieuſes ſur cette matiere en divers endroits de nos Journaux de Medecine.

Ces Autheurs ne sont pas tous d'accord sur l'Ethimologie de son nom, non plus que sur ce qui concerne l'endroit d'où il nous est apporté ; car les uns disent qu'il vient de la Chine, que c'est par cette raison que plusieurs l'ont appellé *Cortex sinensis*, & que pour le distinguer de cette racine qu'on nomme China ou Kina, on l'a encore appellé Quinquina, ou ce qui est le mesme Kinakina : Les autres au contraire qui sont en plus grand nombre, soutiénent qu'on le tire du Perou où la Fievre est nommée Quina, d'où derive le nom de Quinquina ; que les naturels de ce pays l'appellent Gannateride ; qu'à cause de son extraction on le doit nommer en Latin *Cortex Peruvianus* ou *Cortex Peruviana*, & en François, Escorce des Indes, de l'Amerique

ou du Perou, & que s'il est apellé écorce ou poudre Jesuistique, c'est parce que les Jesuistes l'ont apporté les premiers de l'Amerique, dont le Perou fait partie. Quoiqu'il en soit, on commence à le nommer en Latin *Cortex febrilis*; & l'on sçait que les Espagnols l'appellent, *Palo de Calenturas*, c'est à dire bois des Fiévres.

Ce qui avoit donné lieu de croire qu'il est tiré de la Chine, est qu'il nous en vient beaucoup du costé de Portugal; mais cela ne peut rien faire cõtre l'opinion plus commune, puis qu'on sçait que les Portugais commercent également avec les deux Indes.

Quelques Autheurs font de deux especes de Quinquina, l'un qu'ils disent estre sauvage & de peu de valeur, l'autre qu'ils croyent estre cultivé, & qu'ils disent estre le meilleur; mais il

il faudroit estre dans les lieux d'où on le tire pour faire sur cela une juste preference.

Il est certain neanmoins qu'on peut juger de sa bonté par quelques marques que l'experience a fait connoistre ; car le meilleur a toûjours sa surpeau ou pellicule entrecoupée transversallement de lignes assez profondes, & longitudinallement de lignes tres-superficielles. Quand il est nouveau, la plûpart des carrez ou interlignes de sa pellicule ont leur superficie d'un blanc argentin : il est d'ailleurs d'un rougeastre assez clair, compacte, considerablement amer, & donne aux boëttes dans lesquelles on le renferme une odeur douce & agreable.

Mais il faut remarquer que cette odeur est beaucoup moins forte & moins aromatique que

celle du *Cassia Cariophilata*, que les trompeurs vendent pour du Quinquina, en le meslant avec l'escorce de Serisier, qu'ils font tremper quelques jours auparavant dans de l'eau où ils ont dissous de l'Aloës, ce qui est une sophistication tres-blasmable, ces sortes d'escorces n'ayant rien de la vertu du Quinquina.

Il y a encore une autre façon de tromper le publie sur le fait du Qinquina; car il est des Marchands qui le font infuser tout entier, & qui aprés en avoir tiré la premiere teinture par cette methode pour en faire leur profit, le vendent encore aussi cher que si sa principale vertu n'avoit pas esté extraite.

Jusqu'icy le prix du Quinquina n'a rien eû de fixe ny de certain, lors qu'il n'y avoit encore que les RR. PP. Jesuistes qui en

fussent fournis, on le vendoit à Rome & à Paris un escu d'or la prise, qui n'estoit que de deux dragmes ; mais aussi-tost qu'il est entré en commerce parmy nos Droguistes, il a commencé à diminuer de prix ; en sorte qu'on en trouvoit de tres-bon il y a trois ou quatre ans à raison de vingt-deux, ou au plus de vingt cinq francs la livre; mais à peine le remede Anglois commença-t'il à estre en vogue, qu'on fit de tous costez des essais sur le Quinquina, qui en augmenterent de beaucoup la chereté : Ces essais neanmoins ne furent pas ce qui le porta à un plus haut prix. Le sieur Talbot qui avoit apris que j'avois découvert son Remede, & qui craignoit que d'autres ne le découvrissent encore, prit resolution de faire enlever tout ce qui

s'en pourroit trouver à Paris, & dans les autres principales Villes de France, & même d'Angleterre. Cõme l'execution de ce deſſein fit quelque bruit, pluſieurs Medecins, Chirurgiens & Apotiquaires, crurent devoir faire leurs diligences pour s'en fournir; & quelques-uns pour n'être pas en demeure ſur cette precaution, en tirerent de Roüen & de Bourdeaux une aſſez bonne quantité; de façon que les ſieurs Andry & Vilain, qui ſont les deux plus fameux Droguiſtes de Paris, ayant vendu tout ce qu'ils en avoient ſur le pied d'environ deux cens francs la livre; & n'en pouvant plus tirer d'aucun endroit, il ſe paſſa plus de quinze jours ſans qu'on en pût trouver, ny chez eux, ny chez aucun de nos autres Droguiſtes; à la fin neanmoins il en arriva

icy quelque petite quantité; mais il s'en falut peu qu'elle ne se vendist sur le pied de cent écus la livre; depuis ce temps, nos Marchands en ayant tiré beaucoup d'Espagne & de Portugal, & le remede Anglois ayant perdu les avantages de la mode, nous avons vû diminuer de jour enjour le prix de cette drogue, au point qu'elle ne se vend plus maintenant à Paris que cinquante ou soixante francs la livre; & je ne doute pas que dans peu quelque flotte arrivée des Indes, ne le rendent encore à beaucoup meilleur marché.

Entre les Autheurs que j'ay nommez, il en est quelques-uns, qui voulant expliquer les proprietez du Quinquina par les principes de l'ancienne Medecine, se sont contentez de dire qu'il est chaud & sec au com-

mencement du deuxiéme degré, & quelques autres du nombre de ceux qui ont introduit de méchans principes dans la nouvelle Philosophie, ont crû mieux dire en avançant que le Quinquina comme un alkali arreste le mouvement de l'acide qui fait la fievre ; mais c'est vouloir expliquer une chose obscure par d'autres qui le sont encore davantage.

Pour dire quelque chose de plus satisfaisant sur cet article, il faut premierement se regler avec Willis sur l'experience, & demeurer d'accord avec luy, que tout ce qui est actuellement amer, a de grandes vertus pour supprimer les fermentations contre nature ; & c'est à cause de cela que la racine de Gentianne estoit autrefois en si grande recommendation contre les fié-

vres quartes, & que les fleurs de petite Centaurée, la racine de Contrayerva & de la Serpentaire, les feüilles d'absynthe & de cerfeüil, l'écorce d'eaulne, la scammonée & plusieurs autres drogues ameres sont veritablement febrifuges, quoyque beaucoup moindre en vertu que le Quinquina.

Cette grande verité posée, il faut maintenãt rechercher quelles peuvent estre les causes naturelles qui font l'amertume dans les mixtes : or en supposant (comme il est raisonnable de le faire) que les veritables elemens des corps sont les corpuscules acides, liquides, ignées, etherez & terrestres, il sera tres-facile de découvrir ces causes ; car comme tous les amers penetrent la langue, en sorte qu'ils y font ressentir long-temps leur action

action, & qu'entre les elemens, il n'y en a point de plus propre à produire cet effet que les acides, il faut conclure qu'ils sont predominans dans les mixtes qui ont cette saveur; mais aussi parce qu'estant meslez avec beaucoup de corpuscules liquides, ils ne font que des liqueurs piquantes & dissolvantes, comme les esprits de sel, de vitriol, d'alun, &c. que joints à des corpuscules ignées, ils ne font que des caustiques comme le sublimé corrosif, l'esprit de nitre, les pierres à cauterres, &c. qu'intimement unis avec des particules sulphurées & oleagineuses, ils ne font que des mixtes fort doux, comme le miel, le sucre, &c. Il s'ensuit qu'il n'y a que les corpuscules terrestres, qui meslez & incorporés avec eux en quantité proportionnelle, puissent faire la saveur

amere ; & en effet plus dans un sel il y a de terre plus il a d'amertume, & au contraire plus il est depuré, moins il est amer ; c'est ainsi que le sel marin dissous à l'humide, & ensuite filtré par le papier gris, n'a plus d'autre saveur que celle d'un esprit acide, quoy qu'avant cette dissolution & cette filtration, il fust considerablement amer.

Or comme entre les elemens que j'ay nommez, l'acide est le plus pesant, & par consequent le plus froid, & que si le terrestre a moins de pesanteur que luy, & mesme que le liquide, il en a plus aussi que l'ignée & que l'etheré, on peut dire qu'il est temperé, c'est à dire d'une qualité mediocre entre les extremes, & qu'ainsi estant avec l'acide predominant dans un mixte, il ne se peut que le mixte ne soit ra-

fraîchiſſant, ou au moins fort propre à conſerver la juſte temperature de noſtre Corps.

Mais parce qu'il n'y a point d'amers ſimplement compoſez de corpuſcules acides & terreſtres, & qu'il en eſt dans leſquels ou les ignées, ou les etherez, ou les liquides entrent dans une quantité conſiderable; il en eſt auſſi qui ſont plus ou moins amers, & meſme plus ou moins rafraîchiſſans & temperez; mais ſi l'on prend garde à la ſechereſſe du Quinquina, & en même temps au peu de diſpoſition qu'il a à s'enflâmer, on n'aura pas de peine à croire que les trois elemens que j'ay nommez en dernier lieu, n'y ſont qu'en tres-petite quantité, & par conſequent qu'entre les amers il n'y en peut gueres avoir d'une qualité plus temperée.

Du principe que je viens d'establir touchant la nature du Quinquina, on en peut déduire toutes les autres proprietez ; car ayant pour parties surabondantes les acides, dont le propre est de coaguler les liqueurs plus substantielles, comme le sang, le lait, &c. les terrestres qui en absorbant l'humidité & l'onctuosité qui relâchent les parties solides, les resserrent & les fortifient, il est de necessité qu'il ait de la stipticité & de l'astriction, & c'est en effet principalement dans ces deux proprietez, que consiste tout ce qu'il y a de plus admirable dans son operation, ainsi que je l'ay fait voir dans mes premieres observations.

Mais il ne faut pas croire, comme quelques-uns l'ont pensé,

que cette proprieté le rende fixatif au point de retenir au dedans la matiere fiévreuse, ou les autres causes morbifiques répanduës dans les humeurs ou attachées aux parties solides ; bien loin de cela, en reüniſſant les parties homogesnes du sang, il les separe des parties heterogesnes ou surabondantes, dont par ce moyen il facilite l'expulsion, pour laquelle la nature seule fait souvent tant de vains efforts, de mesme qu'en resserrant & fortifiant les visceres, il leur donne lieu de resister à toutes sortes d'attaques, & de se décharger de toutes les impuretez dont ils pourroient estre opprimez.

L'experience s'accorde parfaitement bien avec ces remarques, le feu qui desseche, & qui consume les ethiques, est

tres-souvent esteint par l'usage des diverses preparations du Quinquina, il n'est pas moins puissant contre toutes les autres inflammations internes, contre les fiévres,& generalement contre toutes les fermentations inaccoûtumées & contre nature, il rectifie en tres-peu de temps le mouvement depravé, & la consistance changée de la masse sanguinaire, & il cause souvent des evacuations si salutaires, qu'aprés avoir tary la source des hydropisies, par la depuration des sues naturels, qui par leur depravation & leur écoulement, en estoient devenus la cause antecedente, qu'il devient la cause principale de l'expulsion des superfluitez épanchées qui en étoient la cause conjointe.

Il est surprenant neanmoins que de tant d'Auteurs qui ont

écrit avec admiration de ſes effets, il n'y en ait pas eû un ſeul, qui ſe ſoit mis en peine de les expliquer par leurs veritables cauſes, ny meſme qui aye crû le pouvoir faire ; car Willis, qui ſans doute en a parlé plus ſçavamment ſe referme dans cette circonſtance, que n'ayant jamais rien veu de pareil, & ne pouvant fonder une raiſon generale ſur une experience particuliere, on ne doit s'attacher qu'à bien connoiſtre les Phœnomenes qui en dépendent, ſans ſe mettre en peine de leurs principes efficiens.

Mais pour faire voir combien on peut errer dans l'explication des choſes, lors qu'elles ne ſont pas connuës par leurs propres cauſes, il eſt bon de rapporter icy quelques-unes des opinions de cet Auteur, touchant les effets du Quinquina ſur la maſſe du

sang ; la premiere est qu'il y cause toûjours une certaine fermentation qui ne détruit celle de la fiévre, que parce qu'elle a une autre cause : or le Quinquina arreste bien les fermentations du sang & des autres humeurs, mais il n'est pas vray qu'il en excite luy-mesme : la seconde est qu'il ne soûtient son effet, qu'autant de temps qu'il est dans les vaisseaux, & qu'aussitost que ses parties en sont échapées, la disposition qu'il avoit supprimée renaît immanquablement, en sorte qu'on n'est pas plus assuré d'arrester les accés, que d'en voir le retour ; cependant le contraire paroist presque toûjours à quiconque en sçait faire un bon usage : enfin la troisiéme est qu'il n'arreste les accez de la fiévre, ny en figeant, ny mesme en fondant le sang com-

me les autres febrifuges; mais il eſt neanmoins conſtamment vray que le principal effet des febrifuges amers aſtringens & ſtiptiques, eſt la reünion des propres parties du ſang, diviſées & écartées par les eſprits animaux effarouchez, ou par des matieres heterogeſnes & ſurabondantes.

L'Autheur des additions du Livre de *Scroderus* n'a pas mieux renconrré, en diſant que le Quinquina guerit la fiévre, par la vertu qu'il à de precipiter le ferment fiévreux; car outre qu'il eſt difficile d'entendre comment une matiere renfermée dans les vaiſſeaux & meſlée avec le ſang, peut eſtre precipitée par un medicament, dont l'action principale eſt directement opposée à celle des evacuatifs, ces ſortes de precipitations ne ſe pouvant fai-

re que par les urines, peu à peu & dans une espace de temps considerable, on ne les peut pas raisonnablement attribuer au Quinquina, qui agit si puissamment & qui produit si promptement son effet, que souvent une seule prise de cette drogue, arreste & previent le plus prochain accez de la fiévre.

L'Autheur de la gueriſon des Fiévres par le Quinquina, qui fait consister la cause de la fiévre dans un certain levain acide, raporte les effets de ce medicament à la faculté qu'il à de combatrre, de mortifier, & de resoudre ce venin; mais cet Autheur n'a pas pris garde, que si effectivement le Quinquina estoit capable de détruire ou mesme de pousser dehors les acides qui sont dans le sang, il ne pourroit estre pris sans pervertir

entierement cette liqueur, puis qu'il amortiroit ou chasseroit les acides mêmes qui naturellement en font partie, & que sa forme se convertiroit necessairement en un autre, si on luy avoit osté la plus grande part de l'un ou de l'autre de ses principes elementaires.

M. Lemery dans son nouveau Cours de Chimie, ne s'est pas tant éloigné de la verité, en disant que le Quinquina fixe & coagule l'humeur de la fiévre, à peu prés comme un alkali arreste le mouvement d'un sel acide; car en effet le propre de ce remede est de rassembler de rapprocher & de reünir les parties du liquide dans lequel il est meslé, toutes les fois qu'il est mis de puissance en acte par des dispositions necessaires; mais cet Autheur n'a pas pris garde que cette

reünion ne se fait qu'à l'égard des parties propres du sang, & que la matiere fiévreuse demeure confonduë dans la serosité surabondante, avec laquelle elle est evacuée, ou par la transpiration ou par la voye des urines.

Il n'en est pas ainsi du principe que j'ay avancé comme des opinions que je viens de rapporter; il est simple, clair, juste, & parfaitement conforme à tout ce qu'on a fait jusqu'icy d'experiences sur le Quinquina, & je ne sçay même si je ne pourrois pas dire à toutes celles qu'on fera cy-aprés; car soit qu'on le donne pour une espece de fiévre ou pour une autre pour la maladie qu'on nomme Vapeur, (contre laquelle je le croy fort bon, (pour les hydropisies, ou pour d'autres maux, soit qu'on le fasse prendre en substance, en infusion, en teinture,

en opiate, en extrait, ou en quinteſſence, je ſuis perſuadé que ſon principal effet, ſera toûjours de ſeparer les parties propres & homogeſnes des liqueurs, avec celles qui leur ſont heterogeſnes & eſtrangeres, de reünir les unes, & de faciliter par cette reünion l'expultion des autres d'avec cette difference neanmoins que cet effet ſera plus ou moins conſiderable, ſelon le bon ou le mauvais uſage qu'on en fera.

Au reſte, pour ne pas paſſer trop legerement, ſur ce qui concerne les differentes preparations qu'on peut faire du Quinquina, je dois dire que *Rolfincius* en décrit d'une ſorte d'eſſence qui n'eſt autre choſe que ſa teinture tirée avec d'excellent vin, & enſuite doucement evaporée, que *Sturmius* fait la deſcriprion d'une autre à peu pres ſembla-

ble, que l'Autheur de la guerison des Fiévres par le Quinquina, veut qu'on le puisse donner en bol, en extrait, en liqueurs fermentées, & en infusions faites dans le vin, dans la bierre, dans les eaux distillées, dans la tisanne & dans l'eau commune, que M. Lemery donne la preparation d'une teinture, d'un extrait & d'un sel de Quinquina, qu'on trouve encore d'autre façons de le preparer & de le donner dans plusieurs Autheurs que je croy inutile de citer, & qu'apres tout, les plus simples & les moins artificieuses de toutes ces preparations sont les meilleures, ainsi qu'on le verra dans la description du Remede Anglois, qui estant preferable à tous ceux qui ont esté jusqu'icy preparez avec le Quinquina, nous doit servir de formule, jusqu'à ce que

nous en ayons découvert de plus excellens.

C'eſt une erreur en Medecine d'aſſembler un grand nombre de drogues (quoy qu'à peu prés de même vertu) pour ſatisfaire à une ſimple & méme indication ; c'eſt pourquoy comme le Quinquina dont je viens de donner l'Hiſtoire, eſt ſans contredit le plus aſſuré de tous les ſimples febrifuges, c'eſt auſſi celuy qui fait uniquement la baze du Remede Anglois, & l'on verra meſme par la deſcription ſuivante, qu'entre les Chirurgiens & Apotiquaires qui ont taſché de l'imiter, ceux qui l'ont preparé plus ſimplement, ſont ceux qui en ont approché le plus prés, en quoy l'on voit que ce nouvel Autheur qui ſe vantoit par tout de l'avoir découvert, en eſtoit fort éloigné ; puis qu'il a toûjours penſé que la

vertu du Quinquina pouvoit estre augmentée par la fermentation, & par l'addition des fleurs & du sel de petite Centaurée, du tartre blanc, du sel armoniac, du bois de sassafras, de la graine de geniévre & de quelques autres drogues.

Au reste, bien que ce remede consiste en plusieurs preparations differentes, elles se rapportent toutes indifferemment au principe de simplicité que je viene d'avancer; c'est ce qu'on verra mieux dans les descriptions que le Chevalier Talbot en a données au Roy, & qui sont icy copiées avec toute l'exactitude que la chose demande.

Premiere infusion du Quinquina faisant partie du Remede Anglois.

AYez une livre de bonne écorce de Quinquina subtilement pulverisée & tamisée, arrosez-la alternativement durant un jour ou deux avec la decoction d'anis & le suc de persil, mettez alors cette poudre dans une cruche de grais tenant environ quinze pintes, versez par dessus peu à peu & en agitant la matiere, autant de bon vin rouge qu'il en faudra pour remplir le vaisseau, & l'ayant ensuite bien bouché, laissez infuser vôtre mélange durant huit jours sans l'approcher du feu, obser-

vant de le remuer deux ou trois fois le jour, avec un bâton propre à bien agiter le fond ; aprés quoy ayant coulé vostre liqueur par une double estamine bien serrée, vous la mettez dans des bouteilles de verre, qui estant exactement bouchées & mises dans un lieu sec & point trop aeré, la conservera dans sa pleine vertu deux ou trois mois & mesme davantage.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin du Roy, touchant l'usage de cette premiere infusion.

CEtte premiere infusion, qui est la plus forte & la plus amere, doit estre donnée pour arrester la fiévre qu'on veut guerir, sa dose doit estre pour les adultes & personnes robustes de cinq ou six onces, c'est à dire d'environ un demy-septier mesure de Paris; mais pour celles qui sont naturellement fort delicates, échauffées ou peu habituées au vin, cette dose doit estre diminuée d'une quatriéme partie, d'un tiers, & mesme quelquesfois de la moitié, observant de rectifier chaque prise, par l'addition d'un peu de suc de citron ou d'orange.

Lors que nulle consideration n'empesche de choisir le temps le plus propre pour donner la premiere prise de cette infusion, ce doit toûjours estre à la fin d'un accés, mais comme dans les fiévres quartes, ce choix pourroit retarder la gueriſon de deux ou trois jours : on peut en ce cas le donner utilement à la veille d'un accés attendu ; mais alors il est bon de fortifier chaque prise, par quelques gouttes de l'essence ou teinture dont il sera parlé cy-aprés.

Au reste, lors qu'on a commencé à donner de cette infusion, il faut continuer à la faire prendre en mesme dose de trois en trois heures, jusqu'au temps de l'accés suivant, excepté dans les heures du sommeil qui ne doit jamais estre interrompu, & recommencer son usage au com-

mencement de l'intermission, avec cette observation neanmoins, qu'aprés un accés arrêté & manqué, il suffira d'en donner une prise le matin à jeun & une autre long-temps aprés le soupé; ce qui sera continué seulement durant cinq ou six jours.

Deuxiéme infusion du Quinquina faisant partie du Remede Anglois.

PRenez le marc ou residu de la premiere infusion, remettez-le dans la mesme cruche ou dans une autre de mesme grandeur avec une demie livre de nouvelle poudre de Quinquina, préparée comme il a esté dit, emplissez la cruche de mesme vin, & observez generale-

ment, tant pour la preparation que pour la conservation de cette deuxiéme infusion, toutes les circonstances marquées pour la premiere, avec cette difference neanmoins, qu'on doit employer dix jours pour la confection de celle-cy.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin, touchant l'usage de cette deuxiéme infusion.

QUand aprés la fiévre cessée, on aura encore donné le soir & le matin durant six jours de la premiere infusion, on commencera l'usage de la deuxiéme, & on le continuera durant huit jours, observant de la donner en mesme dose que la

premiere, mais seulement une fois le jour, le matin au réveil.

Troisiéme infusion du Quinquina. faisant partie du Remede Anglois.

PRenez le marc ou resídu de la deuxiéme infusion, & sans aucune addition remettez-le dans la mesme cruche & avec la mesme quantité de vin, & l'ayant encore laissé infuser durant dix jours, & observé les circonstances prescrites pour la preparation & pour la conservation des deux infusions precedentes, vous garderez celle-cy pour l'usage qui sera cy-aprés marqué.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin, touchant l'usage de la troisiéme infusion.

APrés les huit jours prescrits pour la deuxiéme infusion, il faut commencer l'usage de la troisiéme, qui est alors d'une force suffisante : il n'en faut donner pendant la premiere quinzaine qu'une prise le matin de deux jours l'un, & ensuite la supprimer par degrez, c'est à dire la remettre pendant une autre quinzaine à une prise de trois jours l'un, & continuer jusqu'à ce que la quantité consommée des trois infusions soit environ de huit pintes.

Essence

Essence ou teinture de Quinquina, faisant partie du Remede Anglois.

PRenés deux onces de Quinquina, pulverisé, tamisé & ensuite alkoolisé sur le marbre, mettez-le dans une bouteille de verre, & versez par dessus huit onces du meilleur esprit de vin, exposez vostre bouteille aux rayons du Soleil, & l'y laissez durant quinze jours, observant de la bien remuer au moins une fois le jour, aprés quoy ayant passé vostre teinture, vous la garderés dans une bouteille bien bouchée pour vous en servir aux occasions.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin, du Roy, touchant l'usage de l'essence ou teinture de Quinquina.

OUtre ce qui a esté dit touchant l'usage de cette essence ou teinture, en parlant du temps de donner la premiere infusion, il faut encore observer de fortifier & augmenter la vertu de chaque prise de cette infusion par l'addition de cinq, six ou mesme sept ou huit gouttes de cette teinture, toutes les fois que la fiévre a resisté à son action aprés plusieurs prises, laquelle addition doit estre reglée par un Medecin prudent, qui tirera ses indications de la nature du mal, & des dispositions du sujet.

Opiatte preparé avec le Quinquina, faisant partie du Remede Anglois.

PRenez telle quantité que vous voudrez de la poudre de Quinquina preparée en la maniere prescrite, & l'incorporez avec une quantité suffisante de sirop de limons, ou de coins si c'est pour une femme grosse, reduisant le tout en consistance d'opiatte par un exact meslange.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin, touchant l'usage de cet Opiatte.

IL est des malades dans lesquels la premiere infusion, mesme fortifiée par l'addition de l'essence ou teinture, ne suffit pas pour arrester la fiévre : à ceux-là le specifique doit estre donné en substance, & la meilleure & plus commode maniere de le faire, est l'opiatte qui vient d'estre décrit ; on en peut donner depuis quatre jusqu'à six dragmes une ou deux fois le jour selon le besoin, & cela simplement sur la pointe d'un coûteau dans du pain à chanter, ou de telle maniere qu'on voudra.

Vin purgatif, faisant partie du Remede Anglois.

PRenez une once de bon Hiera pigra, & la faites infuser durant huit jours dans trois demy septiers de vin rouge, observant de remuer la bouteille dans laquelle vous aurez mis ce meslange, seulement une fois dans chacun des trois premiers jours, & de ne l'agiter en aucune façon durant les cinq autres, aprés quoy ayant versé vostre infusion doucement & par inclination dans une autre bouteille qui sera ensuite bien bouchée, vous la garderez pour l'usage cy-aprés marqué.

Regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin du Roy, touchant l'usage de ce vin purgatif.

LOrs que par la repletion du malade, ou par une constipation survenuë il est necessaire de lascher le ventre, il faut ajoûter à chaque pinte d'infusion de Quinquina trois ou quatre cueillerées du vin purgatif cy-devant décrit, & mesler le tout exactement, pour en faire l'usage mesme qui a esté marqué en parlant des Infusions, c'est à dire en plus ou en moindre quantité, selon qu'on sera dans le temps de la premiere, de la seconde ou de la troisiéme infusion, & mesme selon les indications tirées de

l'eſtat preſent du malade & de la maladie.

Il eſt à remarquer que quand il n'y a point de plenitude conſiderable, & que la conſtipation n'eſt que mediocre, de ſimples lavemens preparez avec le lait & les jaunes d'œufs, ſont preferables à toutes ſortes de purgatifs, le trop grand relâchement de ventre eſtant toûjours contraire à l'action du ſpecifique.

Autres regles tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin du Roy, touchant ce qui doit estre observé pendant l'usage du Remede Anglois.

DE mesme qu'il est quelquesfois utile de relâcher le ventre pendant l'usage du Remede Anglois; il est d'autresfois tres-important de le resserrer, lors que par un cours de ventre precedent ou survenu, la digestion est affoiblie & le chyle rendu impur; car ces sortes de dispositions sont tres-contraires à la gueriſon des fiévres; alors il est necessaire qu'outre les prises du specifique qu'on donne chaque jour, il y en ait au moins deux qui soient meslées avec

partie égale de teinture de roſes, tirée ſur les cendres chaudes avec l'eau commune, & ſans addition d'eſprit de vitriol ny de tout autre eſprit acide : Pour cet effet une once de roſes de Provins ſuffit dans une pinte d'eau, cette teinture ſe tire en vingt-quatre heures, & on y adjoûte pour chaque pinte aprés qu'elle eſt paſſée, trois onces de bon ſucre.

Hors des accez & autant qu'il ſe pourra aux heures accoûtumées, les malades peuvent manger ſelon que leur appetit le permettra, & faire choix des viandes que la nature ſemblera deſirer, ſans aucune reſtriction que celle du porc ſalé, & principalement du Lard, obſervant neanmoins de preferer les alimens ſolides aux liquides, & en cas de ſoif ou de faim, de ne boire qu'un

quart d'heure & de ne manger qu'une heure aprés chaque prise du ſpecifique, pour ne point interrompre la digeſtion & la diſtribution qui en doivent eſtre faites.

Il eſt encore à remarquer, que l'eau & la tiſanne enervent la vertu du Remede, & qu'ainſi le vin trempé, tel qu'on a accoûtumé d'en uſer en pleine ſanté, eſt preferable à toute autre boiſſon. Au reſte, comme l'action du ſpecifique tend toûjours au reſtabliſſement des forces, & que les autres remedes les diminuënt neceſſairement, on ne pourroit les mettre en uſage en meſme temps, ſans interrompre pluſieurs operations ſalutaires, & ſans expoſer les malades à un danger preſque certain, & ſur tout ceux qui par leur propre temperamment, par l'âge ou par l'opiniâ-

treté du mal sont déja fort affoiblis & extenuez; c'est pourquoy comme il vient d'estre remarqué, on ne peut plus efficacement aider l'action du Remede, que par l'usage des alimens plus nourrissans, puis qu'ils concourent avec luy à la reparation des forces, & qu'ils mettent les malades en estat de joüir d'une santé parfaite, dés que la fiévre est arrestée.

Il est neanmoins quelquesfois de la prudence du Medecin qui veut employer le specifique, de reparer par la saignée, par la purgation & par les autres remedes ordinaires, les mauvaises dispositions du corps, qui pourroient être opposées au benefice qu'on en doit attendre; mais ces remedes ne devant estre considerez, que comme de simples preparatifs, leur usage doit toû-

jours precéder celuy du ſpecifique, qui n'eſt jamais plus efficace que quand il eſt donné ſeul.

Autres Obſervations tirees des Memoires de Monſieur le premier Médecin du Roy, ſur les vertus du Remede Anglois.

JAmais remede n'a ſi bien merité le nom de Specifique Febrifuge ; car il n'en eſt point encore venu à nôtre connoiſſance, qui ait arreſté les fiévres ſi promptement ny ſi ſeurement que celuy-là. A la verité, le Quinquina qui en fait la baze, & que nous connoiſſons depuis environ trente ans, arreſte preſque immanquablement les accés des fiévres intermittentes, donné en ſubſtance dans le vin blanc

sans autre mystere, c'est à dire suivant la methode prescrite par les RR. PP. Jesuistes, par qui cette escorce a esté premierement apportée en Europe; & l'on trouve dans les Autheurs qui en ont écrit depuis ce temps, quelques autres preparations qu'on croit estre plus efficaces; mais l'experience nous a fait connoistre que ces Autheurs n'avoient pas encore trouvé la plus seure methode, pour mettre les malades à couvert de ces fâcheuses recidives, qui avoient jusqu'icy rendu cette drogue mépriſable, & il faut avoüer que nous avons quelque obligation au sieur Talbot, pour nous en avoir donné une preparation de beaucoup preferable à toutes les autres, soit qu'il en ait esté l'inventeur, soit qu'elle luy soit venuë par hazard, & l'on peut dire

que ſa hardieſſe (qui auroit paſſé pour une temerité puniſſable dans un autre qu'un Empirique) n'a pas peu contribué à la connoiſſance que nous avons maintenant de ſon application & de ſon uſage.

Les plus admirables effets de ce Febrifuge paroiſſent dans toutes les fiévres intermittentes qui en ſont le veritable objet, car il arreſte & enfin il guerit entierement les quotidiennes, les tierces, les doubles tierces, les quartes, les doubles & les triples quartes, & quelquefois meſme les autres eſpeces de fiévres; car il eſt des fiévres continuës qui pour avoir des eſpeces d'intermiſſions & de redoublemeus reglez, & marquez par quelque leger froid aux extremitez, ou par quelque horreur entre les deux épaules, ſont gueries par

le ſpecifique, preſque avec autant de promptitude & de ſeureté que les vrayes intermittentes; ce qui arrive ſouvent à l'égard des fiévres lentes & ethiques accompagnées de conſomption, telles qu'elles ſont pour l'ordinaire dans les enfans, parce qu'elles ont certaines inégalitez de relâche & d'augmentation qui donnent lieu au remede de ſoûtenir ſa vertu, de ſeconder les efforts de la nature, & par conſequent de reduire le ſang dans ſa premiere diſpoſition, & de donner à l'eſtomach ſa vigueur naturelle, en ſorte que ne faiſant plus qu'un chyle parfaitement bien digeré, il envoye une humidité vivifiante à toutes les parties, qui en corrige la ſechereſſe, & qui redonne l'embonpoint perdu.

Il faut obſerver neanmoins, que comme la matiere des fié-

vres continuës est répanduë dans toute la masse du sang, qu'elle y cause une corruption tres-difficile à reparer, & qu'elle occupe la nature toute entiere sans luy donner de relâche, elle ne peut estre en estat de mettre le specifique de puissance à effet, jusqu'à ce que par la saignée, & par les évacuations du ventre, la matiere heterogesne & impure soit en partie expulsée, que l'irritation des esprits soit calmée, & que les humeurs soient assez temperez pour rentrer en grace avec la nature, sans quoy le specifique qui n'excite pas toûjours des evacuations reglées, n'est pas assez puissant pour arrester la sedition, & reparer le de desordre qui est alors dans les grands vaisseaux, & dans toutes les autres parties principales & plus necessaires du corps.

Pour mieux faire comprendre l'importance de toutes les regles & de toutes les observations precedentes, je dois faire remarquer, que tout ce qui agite extraordinairement les esprits, les humeurs & generalement les parties liquides & fluides de nostre corps, peut-estre consideré comme cause primitive des fiévres, c'est à dire de ces mouvemens irreguliers qui arrivent si souvent dans la masse sanguinaire; mais comme ces mesmes mouvemens seroient bien-tost rectifiez par la nature, s'ils n'estoient entretenus par quelque cause permanente, & que d'ailleurs en déreglant toute l'œconomie naturelle, ils corrompent les levains qui servent à la digestion, & par ce moyen rendent le chyle impur & mal conformé; on peut regarder la chylification depravée,

comme la cauſe immediate & antecedente des fiévres, de ſorte qu'un remede ne peut eſtre veritablement febrifuge, s'il ne rectifie tout enſemble la mauvaiſe diſpoſition de l'eſtomach, & celle des levains dont je viens de parler, & c'eſt proprement ce que fait le febrifuge Anglois; car comme la plûpart des medicamens amers il eſt fort ſtomachique, eſtant propre à conſommer les humiditez ſuperfluës, & à reſſerrer les fibres relâchez du ventricule, & par ce moyen à augmenter l'appetit diminué, & le reſtituer lors qu'il eſt entierement perdu, d'où dépend la parfaite digeſtion des alimens & meſme des plus ſolides; je ne ſçay meſme ſi on ne pourroit pas dire qu'il eſt encore plus cordial; car outre qu'il reſtablit les forces diſſipées, & la chaleur naturelle

diminuée, il fixe les particules heterogesnes qui causent la fermentation du sang, & rassemble & réünit celles qui avoient esté divisées & écartées pendant son boüillonnement.

Cette augmentation de force & de chaleur que fait ce febrifuge, semble quelquefois alumer la fiévre aprés la premiere prise; mais il ne l'augmente que pour la mieux combattre, & ce desordre apparent est la marque la plus asseurée de son triomphe; car plus il a rendu un accés violent, plus on est assuré qu'il ne sera pas suivy d'un autre.

Plusieurs Medecins ne peuvent comprendre, comment ce remede qui paroist simplement fixatif, peut guerir radicalement les fiévres; mais il faut remarquer que bien qu'il ne fasse pas toûjours d'evacuations sensibles, il

seconde neanmoins si puissamment les inclinations de la nature, que pendant son action, les matieres heterogesnes, impures, ou superfluës sont poussées pour l'ordinaire vers la superficie du corps, pour estre évacuées par la transpiration insensible, & tres-souvent mesme par les sueurs copieuses, de mesme qu'à son occasion le ventre est quelques fois ouvert d'une maniere critique, & que dans plusieurs malades, la voye des urines sert à une evacuation si salutaire, qu'elle guerit tout ensemble la fiévre quarte & l'hydropisie qu'elle avoit causée.

Au reste, quoy que l'operation plus reglée & plus certaine du Remede Anglois, soit d'arrester les accés des fiévres intermittentes, il ne faut pas croire que son usage soit susceptible de

suites fâcheuses ; car il nẽ cause aucun trouble dans l'œconomie naturelle, ne pouvant non plus que les autres drogues ameres temperées, rien imprimer de mauvais au corps humain, car la reünion qu'il fait des parties du sang, facilite toûjours l'expulsion des causes morbifiques, & quand mesme elles demeureroient en partie au dedans aprés son operation, elles sont adoucies par son moyen, & rentrent en grace avec la nature, ou du moins par les reïterées & continuelles digestions, elles sont enfin cuites, meuries & dissipées.

Remarques tirées des Memoires de Monsieur le premier Medecin du Roy, touchant la pratique du sieur Talbot, dans la preparation & dans la distribution de son Remede.

LE plus grand secret de la plûpart des Empiriques, ne consiste que dans le déguisement des drogues qu'ils mettent en usage; car comme ce sont toûjours celles mesmes dont les Medecins connoissent la nature & les proprietez, ils ne pourroient les faire passer pour des remedes secrets, s'ils n'affectoient de leur donner un air de nouveauté; c'est ainsi qu'en a usé le sieur Talbot dans la preparation du Quinquina, soit pour faire croire que la

vertu de son Febrifuge, ne dépendoit pas de cette écorce, soit pour faire comprendre, qu'il la connoissoit beaucoup mieux que ceux qui s'en estoient servis avant luy; car il luy estoit assez ordinaire, d'arroser six dragmes de roses de Provins avec deux onces de suc de limons, & de les faire infuser ensuite durant quatre heures dans six livres d'eau de fontaine, pour faire servir cette infusion à la confection de son Remede, y ajoutant huit onces de Quinquina pulverisé, & arrousé de quatre onces de suc de racines de Fenoüil, & le faisant seulement infuser durant douze heures.

Quelquesfois au lieu de ce suc il employoit celuy des feüilles d'Ache, & d'autrefois encore celuy de Persil, particulierement dans les fiévres tierces & doubles tierces.

Dans les fiévres continuës, il nous a asseuré qu'il se servoit au contraires des sucs de Plantain & de Laituës, & dans les fiévres malignes de la decoction du Scorsonnere.

Ordinairement dans les fiévres quotidiennes, il arrousoit sa poudre de vinaigre scyllitique, à la qnantité d'une once sur huit de Quinquina, dont il faisoit ensuite l'infusion, tantost dans du vin du Rhin, tantost dans du vin blanc.

Pour les fiévres quartes, il preferoit le suc de *Pentaphylum*, & faisoit quelquesfois son infusion dans le vin d'Espagne.

Dans les fiévres lentes & ethiques, il usoit de suc de Tussilage & de Lierre terrestre, & faisoit son infusion dans une partie de vin, deux de tisanne & une de teinture de Roses.

Il

Il suivoit cette pratique indifferemment pour les deux sexes, avec cette difference neanmoins, qu'il faisoit cesser l'usage de son Remede aux femmes, pendant l'écoulement de leurs menstruës, & qu'il le preparoit pour celles qui estoient grosses ou en couche, en sorte qu'aprés avoir arrousé son Quinquina avec deux onces de suc de Coings, il le faisoit infuser dans le vin & dans la teinture de Roses, mélangez en parties égales.

Ce qu'il observoit à l'égard des fiévres compliquées, estoit de donner son Febrifuge, ou sur le declin du redoublement ou au commencement de la sueur. Mais cette precaution étoit pour l'ordinaire d'autant plus inutile, que sans considerer si ces sortes de fiévres estoient la cause ou l'effet des autres maux, il s'atta-

choit toûjours uniquement à les vouloir guerir ; & c'eſt par l'obſervation de cette pernicieuſe maxime, qu'il ſe trompa ſi lourdement dans la maladie de Monſeigneur, en qui la fiévre comme dépendante de ſon dévoyement, s'augmenta conſiderablement par l'uſage de ſon Febrifuge, & ceſſa au contraire d'elle meſme, pendant qu'on s'attachoit ſimplement à reparer l'indiſpoſition qui en eſtoit la propre cauſe ; ce n'eſt pas que ce Remede n'ait quelque proprieté contre les dévoyemens qui dépendent de cruditez, d'ingeſtions, & de relâchement des fibres de l'eſtomach ; mais il eſt abſolument contraire à ceux qui ſont excitez par l'intemperie chaude des viſceres, & fomentez par l'irritation d'une bille épanchée, comme eſtoit celuy de Monſeigneur.

On peut juger par cette remarque combien il eſt dangereux de confier la vie & la ſanté des hommes, à la conduite de ces ſortes de gens, dont les connoiſſances ſont toûjours trop bornées, pour pouvoir ſortir des regles generales qui ſont compriſes dans leurs receptes, & décendre dans les exceptions qui ſont indiquées, par le bon ſens, par l'experience, & par les principes d'une doctrine judicieuſe.

Il eſt vray que le ſieur Talbot n'obſervoit pas toûjours les regles preſcrites dans ſa Recepte, touchant le temps de l'infuſion du Quinquina; mais c'eſt en cela meſme qu'il eſtoit plus blâmable; car outre qu'il eſt impoſſible que cette drogue puiſſe en douze ny même en vingt-quatre heures, depoſer dans le vin tou-

te son amertume & toute sa vertu, il faut assurément un temps bien plus considerable, pour que l'infusion puisse estre autant depurée qu'il est à souhaiter, pour n'estre ny dégoûtante, ny propre à causer des obstructions dans les vaisseaux capillaires, ce qui a causé des inconveniens tres-fâcheux à beaucoup de ceux qui ont esté traitez par cet Empirique.

C'est encore par la mesme raison, que s'estant avisé dans ces derniers temps de faire prendre le Quinquina en bol, & de renouveller ainsi en quelque façon l'ancienne & premiere methode, qui consistoit à le donner en substance; il a souvent esté cause de plusieurs maladies beaucoup plus fâcheuses que la fiévre qu'il pretendoit guerir, les differends sucs dont il arrousoit sa poudre,

n'eſtant pas capables de la rendre diſtributive au point de ne s'arreſter en aucune partie.

Mais quelque preference que meritent les infuſions qui ont été compriſes dans la deſcription du Remede Anglois, il eſt toûjours vray que ne pouvant eſtre ſalutaires que par un bon uſage, ce n'eſt pas merveille ſi leur effet a quelquesfois ſi mal répondu aux entrepriſes du ſieur Talbot, puis qu'il les donnoit indifferemment dans tous les temps de la fiévre, & qu'elle ne ſçauroit eſtre arreſtée dans ſon commencement, ſans avoir des ſuites deſgreables, cette indiſpoſition n'eſtant à proprement parler, qu'une maniere de criſe que la nature excite pour dépoſer hors des vaiſſeaux, des matieres cruës, impures, ou ſuperfluës, laquelle par conſequent ne peut eſtre

supprimée prematurement, sans que les levains demeurent dans leurs foyers, & subsistent dans toute leur force, ce qui a donné lieu à ces recheutes importunes, qui ont esté les premieres causes du mépris qu'on a fait du Quinquina, qui ne laisse pas d'estre un tres excellent Febrifuge.

J'avouë neanmoins qu'il est des rencontres, où dés le commencement de la fiévre, un peril pressant semble demander une prompte suspension; mais quand pour avoir le temps de se reconnoistre on a fait tréve avec le mal; on s'est procuré un advantage dont il est tres-dangereux d'abuser, & dont on ne peut s'assurer la possession, qu'en observant les maximes receuës depuis long-temps, touchant l'usage du Quinquina, c'est à dire sans pratiquer la diette, la

saignée & sur tout la purgation, que nous sçavons par experience estre d'une necessité indispensable.

En parlant de la purgation, je ne dois pas obmettre de dire qu'elle peut estre pratiquée avec succés, devant, pendant, & aprés l'usage du specifique, en se reglant sur les observations qui suivent. Toutes les fois que rien n'empesche de preparer le corps à recevoir le Quinquina, l'essentiel de cette preparation consiste aprés une ou deux saignées à bien purger chaque malade, par rapport à la quantité des superfluitez, & au degré de repletion. Lorsque l'action des Fermens semble resister à celle du Febrifuge, & que par cette raison on est obligé de donner des purgatifs dans le temps mesme de son usage, on doit aug-

menter sa force, ou redoubler ses doses, afin que par le mouvement des matieres qu'on veut tirer dehors, le trouble du sang ne soit pas augmenté. Enfin quand aprés avoir quitté le remede, on veut s'assurer par la purgation du costé des recidives, il est mieux qu'elle soit mediocre & reïterée, que d'en donner les prises plus fortes & en moindre nombre.

Au reste, l'ambition du sieur Talbot l'ayant porté à estendre l'usage de son Remede au delà de sa puissance, on sçait qu'il l'a donné en diverses occasions pour des fiévres continuës, dans lesquelles on ne remarquoit ny relâche, ny augmentation, ce qui a toûjours esté suivi d'accidens bien funestes & tres-souvent de la mort mesme; car jamais ce remede ne peut estre

heureusement donné dans ces sortes de fiévres, si ce n'est lors qu'on y observe quelques redoublemens manifestes, qu'elles subsistent pendant plusieurs jours, que les malades ont esté purgez par toutes les voyes, & qu'ils ont besoin de relâche pour ramasser leurs forces, & de la sorte pour relever la nature, & luy donner le temps d'achever la guerison du mal qu'elle s'efforçoit vainement de surmonter avant ce secours.

Il n'a pas fait une faute moins considerable, en forçant pour ainsi dire ses malades, de boire du vin, & de manger des alimens solides dans tous les temps des fiévres continuës, & pendant les accés des intermittentes; car quoyque dans le relâche des unes & dans l'intermission des autres, cette sorte de nourriture

puiſſe ſoûtenir & fortifier l'action du Remede ; ils accablent conſiderablement les malades, lors que la nature eſt occupée à ſe deffendre de la rigueur du mal qui l'attaque, en quoy il paroiſt que la prudence & le diſcernement d'un Medecin ſçavant & experimenté, ſont du moins d'un auſſi grand ſecours dans ces ſortes d'occaſions, que les remedes les plus efficaces & les plus ſalutaires.

Ce qui me reſte à dire pour faire voir le peu de confiance qu'on doit avoir à ces ſortes d'Empiriques, eſt qu'il eſt étrange que celuy-cy nous aye tant preſcrit de ſucs & d'autres ſemblables bagatelles ſur la compoſition de ſon Febrifuge, dont le principal effet ne doit eſtre rapporté qu'au Quinquina, & qu'il ait voulu cacher l'em-

ploy qu'il faiſoit de l'opium, dont il adjoûtoit ſouvent quelques goutes de teinture dans ce Febrifuge, laquelle peut eſtre d'un tres grand ſecours lors qu'elle eſt donnée à propos dans les inſomnies, les réveries, & les flux de ventre, qui ſont des accidens frequens dans les fiévres, & dont les orages ſont toûjours calmez, par la vertu de cette excellente drogue.

En attendant les autres particularitez que je vous prepare ſur cette matiere, trouvez bon que je décrive icy un opiatte febrifuge preparé avec le Quinquina, & que je vous donne enſuite l'explication de ſes effets, par rapport à la nature des fiévres.

Febrifuge excellent.

PRenez le poids égal de poudre de Quinquina, de fleurs ou feüille de petite Centaurée ſubtilement pulveriſées, & de Theriaque, & en faites un opiatte dont le malade prendra deux fois le jour le poids d'une dragme & demie pendant l'eſpace de ſix jours, obſervant de boire par deſſus un verre de bon vin rouge & d'eau de plantain ou de bugloſſe.

Reflexions sur l'usage de ce Febrifuge.

L'Excellence d'un Remede est bien souvent la cause du mépris qu'on en fait. L'antimoine en a esté de nos jours un exemple manifeste; mais le Quinquina & le Febrifuge Anglois nous convainquent aujourd'huy de cette verité. Si-tost que le hazard ou l'industrie a découvert un secret pour quelque maladie particuliere, le peuple s'en empare comme d'un bien public, l'applique indifferemment à tous les maux; & s'il ne reüssit pas dans quelque occasion, comme il doit infailliblement arriver, on le décrie avec autant de precipitation qu'on l'a estably. Voilà la fortune qu'ont couru tous ces

Febrifuges nouveaux. Aprés en avoir veu des effets merveilleux dans de certaines fiévres, on a crû que c'eſtoient des remedes univerſels; mais lors qu'on en a reconnu de fâcheuſes ſuites, dans d'autres où ils n'eſtoient pas propres, on a conclu generalement qu'il eſtoit dangereux de s'en ſervir. C'eſt pourquoy j'ay crû que pour oſter tout le ſcrupule qu'on pourroit avoir dans l'uſage de ce febrifuge, il eſtoit à propos de rechercher avec ſoin la nature des Fiévres, d'en eſtablir les differences, de voir celles qui ſont ſoûmiſes à ce Remede, & celles où il peut nuire, & enfin de prouver avec combien d'utilité il peut eſtre employé, lors qu'on le fait avec les precautions neceſſaires.

On conçoit deux mouvemens dans le ſang, celuy du tout qui

eſt la Circulation, & celuy des parties qui fait ſa liquidité. La fiévre eſt une fermentation du ſang, la fermentation eſt un mouvemẽt déreglé de ſes parties inſenſibles (*motus inteſtinus partium inſenſilium.*) Il faut voir les cauſes du mouvement regulier de ce liquide, afin que par la loy des contraires nous puiſſions découvrir celles du mouvement irregulier.

Il y a deux cauſes qui entretiennent l'uniformité dans le mouvement du ſang. 1. La quantité, & la force toûjours égale des eſprits, qui ſont les moteurs & les impulſeurs immediats de toutes les parties qui compoſent ce Tout liquide. 2. La juſte proportion de ces meſmes parties, tant dans leur quantité & leur qualité que dans leur ſituation, c'eſt à dire lors que les corpuſcu-

les sulphurez, acides, aqueux, & terrestres sont non seulement dans une loüable proportion de leur quantité ; mais aussi s'ajustent & s'unissent si bien les uns aux autres qu'ils ne s'entrenuisent nullement, & sont mûs par l'esprit ou matiere celeste, qui les anime d'un mouvement regulier & uniforme. Tant que les choses sont ainsi, on peut dire que le sang est dans son estat naturel & de santé, & c'est à ce dessein que l'Autheur de la nature a fait non seulement nôtre corps transpirable, afin d'évanter la quantité trop grande des esprits; mais aussi qu'il a mis dans des differens lieux, des visceres destinez pour filtrer les parties superfluës & excedentes qui pourroient troubler la pureté de cette liqueur.

On peut inferer de là, qu'il y

a deux causes immediates de la fermentation du sang. La premiere est la trop grande quantité ou le mouvement trop grand des esprits, qui peut estre excité par l'ardeur du Soleil, l'exercice violent, le jeûne, les alimens chauds & pleins d'esprits, & les émotions de l'ame; & c'est de là que naissent toutes les fiévres Ephemeres, & synoches simples, qui sont les plus legeres de toutes, & que la transpiration seule peut guerir. La seconde est le mélange des Corpuscules irreguliers & Fermentatifs (*rerum non miscibilium mictio*) qui confondant l'ordre & la liaison des parties du sang, y mettent la sedition, & depravent son mouvement. Et de ces corps les uns ne font qu'une simple Fermentation, pouvant à la fin estre regis & domptez par la nature,

& les autres estant plus malins & veneneux, font des coagulations, des dissolutions, & des colliquations dans la masse du sang, & ne peuvent en aucune maniere estre rectifiez. De ces premiers naissent toutes les fiévres intermittentes, erratiques, & continuës, qu'on appelle Subintrantes, & des seconds sont causées les fiévres ardentes, pestilentielles, malignes, & pourprées. Il faut voir maintenant en quelles parties de nostre corps & comment ces humeurs s'engendrent.

Quoy que j'aye dit qu'il y a des visceres destinez pour la separation des parties superfluës du sang, comme ils ne font pas tous les jours bien leurs fonctions, soit par leur propre vice, soit par la trop grande quantité de ces mesmes parties, elles sont

emportées par la rapidité de sa circulation, comme les ordures sont emportées par l'impetuosité d'une riviere ; mais de mesme que s'il se rencontre dans cette riviere un détour où l'eau soit plus calme, toutes ces ordures s'y détournent & s'y arrestent; ainsi ces corps heterogesnes sont détournez par l'artere celiaque dans les rameaux de la veine porte, où le sang circule plus lentement, & qu'on peut pour cette raison cõparer à un lac ou étang d'eau dormante, par rapport aux autres vaisseaux ; c'est là où n'étant plus si agitez ils ont moyen de s'accrocher & de s'unir pour faire des obstructions qui sont les causes primitives de toutes les fiévres du second ordre, & quelquesfois, mais rarement de celles du troisiéme, comme je m'en vais l'expliquer.

Le sang ne peut estre arresté long-temps en un lieu sans s'y aigrir. Les esprits qui sont toûjours en mouvement se détachent, & enlevent premierement les parties les plus volatiles, puis les sulphurées qui émoussoient la pointe des sels, & les tenoient comme empriſonnez; ce qui fait que ces corps n'ayant plus rien qui arreste leur activité, se détachent & se répandent dans la masse du sang pour la soûlever & la fermenter, jusqu'à ce qu'étant écartez & dissous dans la serosité, ils soient poussez dehors par les voyes ordinaires, ou qu'ils puissent tellement s'ajuster avec les autres parties, qu'ils ne troublent plus leur liaison & leur mouvement.

Il n'y a rien dans les fiévres qu'on ne puisse expliquer par ce systeme. L'obstruction & le

levain qui reste dans cette partie qu'on appelle le foyer font les rteours periodiques, qui sont quelquesfois plus prompts, & quelquesfois plus lents, selon que l'humeur qui s'aigrit est plus grossiere & plus subtile. La duplicité des foyers fait les doubles intermittentes. Enfin il s'en trouve quelquesfois un si grand nombre, que ne donnant aucun relâche elles causent les fiévres continuës qu'on peut appeller subintrantes.

Mais il se rencontre quelques fois que ces sels acides, soit par un trop long sejour, soit par une chaleur excessive d'entrailles, acquierent un degré de corrosion assez violent & sont exaltez au point de devenir assez veneneux pour ruiner entierement toute l'œconomie du sang, & causer ces fiévres qu'on

appelle du nom general de malignes ; mais comme la cauſe la plus ordinaire de ces fiévres, ſont les ſels arſenicaux répandus dans l'air que nous inſpirons, ou cachez dans les alimens que nous avalons, & qu'il eſt rare que noſtre chaleur naturelle qui eſt douce, puiſſe faire dans noſtre corps ce qu'à peine le plus violent feu des Chymiſtes fait dans leurs vaiſſeaux ; j'ay dit que c'eſt la cauſe la moins ordinaire de ces ſortes de fiévres.

Ces principes eſtablis, je dis que ce Remede eſt inutile pour la premiere, & dangereux pour la troiſiéme eſpece de fiévres ; inutile pour la premiere, parce qu'elles ſe gueriſſent preſque toûjours d'elles-meſmes, & dangereux pour la troiſiéme, parce qu'un corps veneneux, & qui ne peut en aucune maniere être

dompté ny rectifié, ne doit jamais estre fixé, au contraire il doit estre chassé au plûtost par les sueurs ou par d'autres voyes; mais je soûtiens que ce remede satisfait à toutes les indications que nous pouvons avoir pour la cure de celles du second ordre.

L'explication que j'ay donnée de ces fiévres, qu'on peut appeller du nom general d'intermittentes, me fournit quatre indications pour leur cure, qui sont 1. d'arrester la fermentation du sang, 2. de fixer & corriger l'acide qui la cause, 3. de dissoudre, d'attenuer & de pousser dehors par toutes les voyes les humeurs grossiers qui entretiennent l'obstruction. 4. Et enfin de reparer les corpuscules sulphurez & onctueux qui adoucissoient le sang & qui se sont évaporez dans son effervescence. 1.

Le boüillonnement febrile du ſang eſt ſuffiſamment arreſté par les parties terreſtres & aſtringentes du Quinquina, & de la petite Centaurée, & par l'Opium qui entre dans la Theriaque. 2. Nous n'avons plus lieu de douter aprés de ſi belles experiences, que le ſel fixe du Quinquina ne ſoit le veritable correctif de l'acide fermentatif de la fiévre. 3. De tous les ingrediens qui entrent en ſi grand nombre dans la Theriaque, il n'y en a pas un qui ne pouſſe par les ſueurs & par les urines les impuretez du ſang. Enfin on ſe perſuadera aiſément que la petite Centaurée eſt tres-propre pour reparer les parties ſulphurées du ſang qui ont eſté diſſipées dans la fermentation, ſi l'on fait reflexion ſur ſes vertus admirables pour conſolider les

playes

playes ; & si on considere que la reünion des parties separées, ne se fait que par un souphre balsamic & onctueux, en quoy cette plante abonde. Le vin qu'on fait prendre immediatement aprés contribuë encore beaucoup à cet effet, principalement lors que l'activité de ses esprits est reprimée par le mélange de l'eau de Plantain, que je prefererois en cette occasion à l'eau de bugloſſe.

Je ne pretens pas pour cela exclure les remedes generaux & ordinaires de la Medecine. Je soûtiens mesme qu'au commencement une saignée ou deux, selon les forces & la repletion du malade sont neceſſaires, tant pour faciliter la circulation du sang, que pour remedier aux douleurs de teſte, & oppreſſions qu'un sang dilaté dans la fer-

mentation, peut causer en passant par les vaisseaux capilaires du cerveau & des poulmons. Qu'on ne doit point donner ce remede, qu'on n'aye auparavant par une dissolution de casse ou de catholicum, vuidé les ordures du bas ventre qui pourroient troubler son effet. Et enfin que comme le sang ainsi que les autres liqueurs dans leur ebullition, pousse toûjours vers le mesentere quantité de parties impures & feculentes comme une espece d'écume, il est necessaire de les purger sur le declin, si on veut prevenir les recidives, & quelquesfois de plus fâcheux accidens.

Aprés avoir veu par les Remarques de Monsieur le premier Medecin, & par les reflexions precedentes, que l'Opium peut estre

tres-utilement adjouté au Remede Anglois & aux autres Febrifuges de meſme nature; vous verrez ſans doute icy avec plaiſir, l'Hiſtoire naturelle de cette excellente drogue.

HISTOIRE DE L'OPIUM.

L'Opium eſt encore nommé par la plûpart des peuples Orientaux *Offium*, à l'imitation des Grecs, qui changent pour l'ordinaire le p en f. C'eſt le ſuc épaiſſi des têtes du Pavot Indien. Garcias du Jardin dit que ces têtes ſont aſſez groſſes pour contenir un ſeptier & demy. Nos Pavots rendent auſſi un ſuc qui eſtant épaiſſi peut paſſer pour

une espece d'Opium; mais il est moins efficace que celuy qu'on tire des pays chauds. L'Autheur du Medecin des pauvres en propose une preparation assez facile. Il veut qu'on pile les testes de nos Pavots à la fin de May, qu'on les mette en digestion durant quinze jours dans le vin blanc, & qu'on reduise ensuite la liqueur digerée dans une deuë consistance par l'évaporation.

Le veritable Opium Indien vient des pays Orientaux, suivant le témoignage de Garcias du Jardin, & de Christophle de la Coste. Les Pavots d'où l'on le tire croissent assez communement en Egypte, & c'est d'où vient que nos Marchands en font venir beaucoup du Grand Caire; celuy-là est le plus estimé & s'apelle Opium Thebayque.

Sans parler de l'Opium qu'on peut faire avec nos Pavots du Languedoc & de la Provence, ny meſme de celuy qu'on fait en Italie, on peut diſtinguer en trois eſpeces celuy qui nous vient des Indes; car il en eſt de blanc que les Indiens gardent pour leur uſage, & qu'on ſçait eſtre tiré ſeulement par inſtilation, aprés l'inciſion des teſtes du Pavot, c'eſt proprement celuy à qui les anciens donnoient le nom d'Opium, car pour ce qui eſt de celuy de la deuxiéme eſpece qui eſt noir, & qu'on tire ſimplement par expreſſion, ils l'appelloient *Mæconium*; celuy de la troiſiéme eſpece eſt jaunâtre & ordinairement ſophiſtiqué avec le ſuc de Glaucium, qui eſt une herbe dont les feüilles reſſemblent à celles du Pavot cornu, & ſont ameres & de

mauvaise odeur ; on reconnoist cette sophistiquation en dissolvant cette sorte d'Opium dans quelque liqueur ; car à cause de ce suc de Glaucium qui est jaune, elle paroist semblable à la teinture du saffran.

Le bon *Mæconium*, c'est à dire l'Opium de la deuxiéme espece doit estre noir, amer & un peu acre au goust, desagreable à l'odeur, pur, solide, pesant, inflammable, & luisant au dedans, lors qu'il est fraîchement rompu.

En Europe il est seulement en usage dans la Medecine, encore la plûpart de nos Medecins l'employent-ils si scrupuleusement, qu'ils semblent le regarder comme un des plus dangereux poisons, quoy que ce soit un des plus salutaires, & des plus admirables de tous nos medica-

mens; mais les Affriquains & les assiatiques en font un tres-grand usage aussi bien en santé qu'en maladie, car la plûpart le prennent journellement dans une dose si considerable, qu'elle va ordinairement à 40 ou 50 grains; mais quelquesfois même jusqu'à 4 ou 5 dragmes, du moins si l'on en croit Garcias du Jardin; ce qu'il y a en cela de plus admirable, est que quand ils cessent d'en user ils sont en danger de mort, à moins qu'ils ne prennent du vin que leur Religion deffend. Cet usage est fondé sur ce qu'ils s'en sentent plus forts & plus vigoureux, & c'est pour cela que les Turcs ne manquent jamais d'en prendre dans une forte dose, lors qu'ils vont à quelque combat ou à quelque attaque.

Quoy qu'il en soit, comme les

hommes n'ont point de plus cruel ennemy que la douleur, il n'y a rien auſſi qu'ils doiuent plus eſtimer que ce qui les en déliure ; c'eſt ce qui a fait dire à quelquesuns que l'Opium eſt un remede divin ; car il enchante la plus vehemente douleur, en provoquant un ſommeil doux & tranquille, & calme de telle ſorte le mouvement impetueux des eſprits irritez & des corpuſcules ignées exaltez, qu'il arreſte l'action de tous les ſucs piquans & mordicans qui en eſtoit dépendante.

Les Anciens par rapport à ces admirables effets, ont crû que la vertu de l'Opium ne conſiſtoit que dans une fixation qui ne pouvoit provenir que d'une qualité froide, de meſme qu'ils croyoient que toutes les diſſolutions eſtoient dépendantes du

chaud. Les Modernes au contraire ont remarqué qu'à cauſe des pays d'où il vient, de ſon odeur penetrante, & de la facilité avec laquelle il ſe diſſoud dans l'eſprit de vin, il doit neceſſairement eſtre raiſineux, ſulphureux, & par conſequent de la nature des mixtes auſquels on attribuë une qualité chaude; Enfin quelques-uns des derniers Autheurs qui en ont écrit voulant conſilier ces deux opinions, ont dit qu'il a en luy deux ſubſtances, l'une froide qui le rend ſtupefactif, & l'autre chaude qui luy donne la volatilité neceſſaire pour ſe porter au cerveau; mais les uns ny les autres n'ayant pû rencontrer juſte, pour n'avoir pas fondé leurs opinions, ſur la propre nature de l'Opium, c'eſt à dire par rapport au nombre, à la qualité & à la quantité

des principes elementaires qui entrent dans sa composition ; il est absolument necessaire de suivre une autre route, pour expliquer plus précisement les proprietez de cet admirable mixte.

Pour cet effet, comme l'Opium est du genre des drogues ameres, il sembleroit que je devrois commencer par l'examen des principes de l'amertume ; mais comme je croy m'estre assez estendu sur cette matiere en parlant de la nature du Quinquina, il est ce me semble plus à propos de renvoyer le Lecteur dans cet endroit, que de faire icy des repetitions qui seroient sans doute aussi desagreables qu'inutiles, sur ce qui concerne la doctrine generale des amers.

Cependant pour décendre dans ce qui fait la nature particuliere de l'Opium, c'est à dire

dans le détail de ce qui le fait distinguer des autres mixtes amers, j'avouë que cette distinction étant fondée, sur ce qu'il est tout ensemble fixatif, & par consequent febrifuge, sommifere & par consequent anodin ; il faut examiner de quelle maniere il agit sur le sang & sur les esprits pour produire de si admirables effets. Pour en avoir une plus claire idée, il faut remarquer que le mouvement particulier des parties du sang, en quoy consiste sa liquidité, devient necessairement un obstacle à celuy de toute la masse, lors qu'il est devenu irregulier par des causes fermentatives, parce que ces mesmes parties estant alors violemment agitées & écartées en tous sens, elles roulent inégalement les unes sur les autres, & resistent ainsi en quelque sorte

à l'action des premiers impulſeurs du ſang, ce qui cauſe la depravation de ſon mouvement circulaire, qui ſelon qu'elle eſt plus ou moins conſiderable, cauſe la fiévre, l'inſomnie, les inflammations particulieres, & l'épanchement des ſucs acres & piquans, qui ſont toutes les eſpeces de douleurs.

Or comme cette meſme depravation peut eſtre rectifiée par les amers, ainſi que je l'ay démontré en parlant du Quinquina, & que ſi entre les mixtes de cette qualité, ceux qui ſont trop foibles n'agiſſant qu'imparfaitement, & ceux qui ſont trop forts, irritant ſouvent les humeurs au lieu de les fixer, ceux qui ſont d'une force mediocre prevalent en vertu ſur les autres; il n'eſt pas ſurprenant ſi l'Opium, qui n'eſt que mediocre-

ment amer, redonne si efficacement au sang l'uniformité de son mouvement, & par consequent le calme voluptueux, qui nous dérobe aux veilles & à la douleur.

Mais dautant qu'il est des inflammations, où si l'on pouvoit ainsi parler des fiévres qui sont particulieres à chaque partie du corps, & qu'à cause des inquietudes & de l'application à l'estude & aux affaires, la teste en particulier en souffre de tres-frequentes, qui causent les insomnies, & qui semblent estre plûtost dépendantes de l'irritation des esprits, que de la depravation & du mouvement du sang, il faut à la verité conclure que l'Opium qui repare ce desordre avec tant de promptitude, a quelque proprieté qui ne luy est point commune avec

les autres amers; mais c'eſt ce qu'il n'eſt pas difficile d'expliquer; car en préſuppoſant que toutes ou preſque toutes les drogues de cette qualité, ont la vertu de raſſembler, reünir & reſſerrer les parties des liqueurs de noſtre corps, dans leſquelles elles ſe trouvent répanduës, il ſuffit que l'Opium aye par deſſus les autres amers, autant de parties volatiles & odorantes qu'il en a, pour que celles en quoy conſiſte ſon amertume & ſa vertu de reſſerrer & de fixer les liquides, ſoient portées de l'eſtomach au cerveau, & qu'au moyen de cette ſublimation, elles puiſſent avoir occaſion d'agir ſur les liqueurs épanchées, & par conſequent ſur celles qui ſont deſtinées à contenir & empeſcher la diſſolution des eſprits animaux, dont le mouvement im-

petueux fait la veille, comme leur calme fait le sommeil.

Mais pour dire sur cette matiere quelque chose de plus intelligible, je dois faire remarquer en premier lieu, que l'écoulement continuel des esprits animaux dans tous les nerfs, & par consequent dans ceux qui constituënt les organes des sens, faisant cet estat qu'on nomme veille, & dans lequel le corps est capable de toutes les fonctions qui dépendent de la volonté, la dissipation de ces mêmes esprits, & tout empeschement formé à leur passage, sont les causes du sommeil, qu'on peut définir une disposition en laquelle les sens exterieurs sont assoupis, au point d'estre incapables des perceptions qu'ils donnent à l'ame, & en laquelle toutes les autres parties du corps

ſont affoiblies, relâchées & impropres à toutes les actions volontaires auſquelles la nature les a deſtinées; car le ſommeil eſt toûjours imparfait en ceux qui ont les yeux ouverts, qui parlent, qui marchent ou qui font toutes autres ſortes de fonctions en dormant, qui ſemblent eſtre dépendantes de la volonté, puis qu'elles ſupoſent le gonflement, la force, en un mot, le mouvement des nerfs, qu'on ne peut rapporter qu'à celuy des eſprits dont ils ſont alors penetrez & occupez.

Cela ſuppoſé, il ne ſera pas difficile de comprendre pourquoy on s'endort naturellement aprés un rude travail, & aprés une longue veille; car comme ces deux choſes diſſipent beaucoup d'eſprits, il s'en trouve à la fin une trop petite quantité

pour remplir tous les nerfs, pour soûtenir le corps, & pour le rendre propre à la sensation & au mouvement, de telle sorte qu'il demeure comme necessairement immobile & insensible, jusqu'à ce que le sang depuré & subtilisé par sa nouvelle circulation, aye deposé dans le cerveau une quantité d'esprits équivalente à celle de la dissipation precedente.

On peut expliquer avec la mesme facilité l'assoupissement qui est si ordinaire pendant la digestion des alimens; car comme elle ne se peut faire sans qu'il en resulte des vapeurs qui montent au cerveau, qui embarassent les esprits, & qui font une espece d'obstruction aux emboucheures des nerfs, ce n'est pas merveille, si les extremitez du corps demeurent languides, foibles &

assoupies, puis qu'elles ne peuvent estre robustes, & propres à leurs fonctions, si l'influence des esprits vers elles, n'est continuelle & abondante.

Cette derniere remarque servira merveilleusement à confirmer l'explication que j'ay donnée du sommeil qu'on provoque artificiellement avec l'Opium, puisque ses parties volatiles & vaporeuses sont beaucoup plus puissantes, que celles qui proviennent de la digestion des alimens, soit pour fixer les humeurs & les esprits, soit pour obstruer les nerfs par où ils se distribuënt dans toutes les parties du corps.

De ce que l'Opium excite le sommeil par la puissance qu'il a d'arrester les esprits au cerveau, il suit necessairement qu'il doit appaiser la douleur, suspendre

les évacuations contre nature, & arrester toutes les especes de vapeurs, puisque ces indispositions dépendent immediatement de la fermentation des sucs, & que les esprits n'influant plus vers la partie où elle se fait, il est de necessité qu'elle diminuë à mesure que les esprits contenus dans la matiere fermentée se dissipent, & qu'elle cesse absolument lorsque ces mesmes esprits sont entierement dissipez, puisqu'il ne s'en fait plus aucune reparation, & que les substances qui en sont destituées ne se fermentent point, ainsi que l'experience le confirme, en ce qui concerne les abcés froids & les Tumeurs indolentes.

Cette explication des effets de l'Opium quoy que fort simple, fait assez comprendre pourquoy il est d'un si grand secours

dans les insomnies, dans la phrenesie, dans les maux de teste opiniâtres & inveterez dans les convulsions, dans l'asthme, dans la toux, dans les pertes de sang, dans les dissenteries, dans les coliques, dans les diarrhées ou cours de ventre, dans les gonorrhées, & generalement dans toutes les maladies qui sont causées & entretenuës par des sucs aigris, corrompus & fermentatifs.

Au reste, quand l'Opium est preparé avec des drogues aromatiques & cordiales, on l'appelle Laudanum. Cette preparation se fait à dessein de corriger sa frigidité imaginaire, & est par consequent inutile. On peut donc sans scrupule & sans autre mystere le donner en substance, à moins qu'on n'aime mieux le preparer suivant le conseil du

Medecin des pauvres, qui consiste à le bien dessecher pour en faire exhaler les soulphres impurs, & la dissoudre ensuite dans le vinaigre rosat, pour amortir sa méchante odeur & diminuer sa volatilité ; mais sa meilleure preparation, est de le dissoudre simplement avec l'esprit de vin pour le donner en forme de teinture, comme faisoit le Medecin Anglois, ce qui est tres-commode.

Les Opiattes ont tiré leur nom general de l'Opium, & je ne sçay pourquoy on a donné celuy de confection à l'Orvietan, à la Theriaque & au Mitridat où il entre, & qu'on a donné au contraire celuy mesme d'Opiatte à plusieurs compositions où il n'entre point ; car il est certain que c'est la plus efficace drogue de tous les Anthidotes, & j'ay

même remarqué par experience, que la Theriaque de Veniſe n'eſt plus excellente que les autres, que parce que l'Opium y eſt mis en plus grande quantité.

On dit qu'il cauſeroit l'aveuglement s'il eſtoit pur & ſans aucune falſification ; mais pour prevenir ce deſordre, il ſuffiroit de ne le donner que dans la doſe neceſſaire, pour l'effet que nous en demandons, outre que la doſe en laquelle nous donnons celuy qu'on nous apporte, eſtant toûjours proportionelle à celle que je viens de dire, il s'enſuivroit que cet accident devroit arriver à ceux à qui on le donne, s'il étoit vray qu'il fût capable de le cauſer. Aprés tout, ceux qui pretendent qu'il doit eſtre mis au rang des poiſons, doivent demeurer d'accord qu'il ne tuë que quand on en fait un mé-

chant uſage ; & qu'ainſi il eſt auſſi peu poiſon que les meilleurs medicamens ; & joſe dire que les alimens meſmes, entre leſquels le pain qui eſt le moins malfaiſant, eſtant mangé ſans meſure, peut cauſer une ſuffocation mortelle.

Table

Amd.s 25. 26. 28. 92 93.

Alimens 57. 69. 81

Am 6. 23. 24. 27. 33 66. 69. 108. 110.

Chevalerus 75

chyrb. 64

cordial. 66

Clymens des corps 24 26.

Coqs du Roy. 5

empyriques. 75. 82

Evacuation. 68. 74

Febrifuge. 24. 66. 84

Fievre. 62. 72. 80. 86. 90.

Feu cause. 64. 89. 94

Feu rabou. 93.

Feu temps. 77.

Feuz de intermittens. 95

Hydropisie. 70

Obstruction. 67. 76. 80. 84.

Opium. 83. 99. 102 104. 107. 108. 109. 110. 114.

Preparation 117

maladies aquels il se prend. 116.

Quinquina 13. 14 15. 18. 60. 94.

Son chymologie. 16.

Ses differences 17. 19.

Son prix 20.

Sabbia. 22. 27. 28. 29. 32. 34. 35. 37. 62 66. 69.

Sa preparation 37. 38 39. 70. 76.

Sy infusion. Ai a 48

Sy tainture. 49. 50

Sy opiate 81. 84.

Son usage. 58. 60.

Regime de vivre 57

remede. 59.

Saulcus . . 25
Saigne . 59 . 64 . 97
Sommeil . iii . iii 4 .

tinture de . 20 . 25 . 57

villia 31 . 32
vapeurs . 36 .
vein porte . 91
Vlcere de bouche 74 .
Vesicatoire 90

108503

E683
8646r